



HAL
open science

Carré sémiotique et autorité énonciative

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. Carré sémiotique et autorité énonciative. 2019. halshs-01997225

HAL Id: halshs-01997225

<https://shs.hal.science/halshs-01997225>

Preprint submitted on 28 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Carré sémiotique et autorité énonciative
RAKOTOMALALA Jean Robert

La sémiotique connaît deux versions en fonction de son corpus : la sémiotique littéraire a pour objet des textes répertoriés comme tels avec une certaine fluctuation selon le goût de l'époque ; et il y a la sémiotique des objets du monde quand le corpus est autre que littéraire tels les objets d'art.

Notre proposition dans ce travail est de se servir du carré sémiotique défini comme un processus logique qui permet de convertir une disjonction en conjonction pour montrer que la sui-référentialité qui fonde la pragmatique s'organise en termes de logique narrative. Nous traiterons d'abord, selon ce principe, le langage, ensuite, un corpus minimaliste constitué par un diptyque de TOULET, afin le célèbre poème « Voyelles » de RIMBAUD. Nous tenons les trois corpus pour des objets anthropologiques par cette sui-référentialité que nous appelons ici « autorité énonciative ».

Mots clés : Carré sémiotique, langage, énonciation, objet anthropologique, préservation de la face, narrativité.

Semiotics knows two versions according to his corpus: literary semiotics is intended to the texts listed as such with a certain fluctuation according to the taste of the time. In addition, there are the semiotics of objects in the world when the corpus is other than literary such art objects.

Our proposal in this work is to use the semiotic square defined as a logical process that allows converting a disjunction in conjunction to show that the sui-referentiality, who founded the pragmatics is organized in terms of logic narrative. We will deal with first, according this principle, the language, then, a minimalist body formed by a diptych of TOULET, so the famous poem "Vowels" of RIMBAUD. We would like to hold the three corpus for anthropological objects by this sui-referentiality, which we call here "enonciative authority".

Key Words: Semiotic Square, language, enunciation, anthropological object, preservation of the face, narrativity.

Il n'est plus à prouver que l'acquisition du langage au niveau de la phylogénétique a connu deux étapes. La première étape est supposée due à la stature debout qui a fait descendre le larynx dans la gorge de manière à ce que l'homme soit capable de son articulé. Elle a donné naissance au protolangage dont la caractéristique essentielle est d'être une communication *hic et nunc* incapable de parler d'un objet absent :

À la suite de Bickerton (1990) et de bien d'autres, nous ferons donc l'hypothèse que les hominidés qui nous ont précédés (Homo erectus et ses descendants : Néandertaliens et autres Homo sapiens « archaïques ») étaient déjà dotés d'un « protolangage », système de communication plus rudimentaire que le langage proprement dit. Selon cette hypothèse le protolangage ne possédait pas un certain

nombre de propriétés syntaxiques et sémantiques des langues humaines ; il était néanmoins bien adapté à des actes simples de communication portant sur la réalité sensible immédiate (hic et nunc). Pour ces actes, des mécanismes pragmatiques simples peuvent aisément suppléer l'absence des propriétés plus complexes de nos langues. (VICTORRI, 2006, pp. 111-112)

Dans la deuxième étape, le langage s'est doté de la syntaxe afin de pouvoir parler de ce qui n'est plus ou de ce qui n'est pas encore. Le schéma de cette deuxième étape inscrit la pragmatique comme théorie de l'action au sein du langage par le biais de la narrativité ; on raconte une histoire afin d'éviter ses conséquences qui peuvent être infinies. Cette dimension pragmatique de la narrativité est encore saisissable dans les mythes tel que celui d'Œdipe qui nous impose l'interdit de l'inceste sans jamais le dire.

Si la généralisation de l'algorithme narratif de GREIMAS à tous les discours (DANESI & PERRON, 1996) est accepté, on peut résumer de la manière suivante l'imbrication de la narrativité aux actes de langage. Avant, Œdipe ne savait pas qu'il est au cœur d'une relation incestueuse annoncée par les Oracles de Delphes selon le principe suivant : l'identité sexuelle entraîne une rivalité et sa différence provoque la séduction. Après, quand les Oracles ont révélé à Œdipe son forfait, il s'est crevé les yeux comme signe de son aveuglement et, Jocaste, qui est son épouse et en même temps sa mère s'est donné la mort.

De ce point de vue de la narrativité, il importe peu que le récit d'Œdipe soit vrai ou faux, mais ce qui est indéniable, il s'agit d'un exercice du langage par lequel la référence à l'énonciation permet de déterminer le(s) but(s) pragmatique(s) poursuivi(s). Cette référence à l'énonciation confirme l'intuition de SAUSSURE selon laquelle *langue est une forme et non une substance* (SAUSSURE, 1982, p. 157)

Dans la mesure où le récit d'Œdipe est exactement un mythe, cela signifie qu'il nous est interdit l'accès au référent tel l'auteur ou la date des événements racontés, et encore moins les personnages. Rappelons qu'en grec, *personae* veut dire « masque de l'acteur ». Autrement dit, le récit, et partant, le langage avec lui, n'est pas mimétique de la réalité. Le langage ne se situe pas dans la mimésis qui implique la véridiction, donc les cinq sens. Cette vérification n'est pas toujours possible, notamment pour des récits qui parlent d'un passé révolu comme les mythes ou d'un futur qui n'est pas encore. Le langage se situe dans la sémiotique qui s'adresse à l'intelligible et non au sensible comme le tente de montrer LAFONT dans le passage suivant :

L'hominisation de l'espèce commence lorsque l'individu se sert d'un objet pour en modifier un autre en vue d'une action que ce second assume : lorsque le chasseur modifie la forme d'un caillou pour en faire une arme contre un gibier éventuel. Éventuel : il faut bien dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image. La "certitude sensible" nécessaire au travail est prise en charge par la représentation. Un langage qui relaie le geste déictique est là pour épouser le mouvement de naissance de l'activité sémiotique. Le sens surgit. C'est ce sens que nous lisons quand nous interprétons

comme instrument la modification non accidentelle d'un silex : le signe d'une activité qui opère dans l'absence de son objet. » (LAFONT, 1978, p. 19)

C'est cette opération en l'absence de son objet que nous appelons sémosis dans la mesure où elle s'analyse en termes de logique narrative qui nous apprend schématiquement ceci, si nous voulons interpréter le passage précédent : avant la chasse aux gros gibiers est trop risqué avec les mains nues, après la fabrication du silex biface, elle devient plus sûre.

C'est ce que nous apprend le passage suivant avec le style propre de son auteur :

Le signifiant vient de l'autre, inaccessible au sujet, il opère en lui comme un affect en transformant les objets en valeurs signifiantes, c'est-à-dire en objet de désir déclenchant des programmes (des actions) de conjonctions réalisantes d'être ; il n'a pas pour fonction de codes de significations de nature conceptuelle subsumant des référents, mais au contraire de se matérialiser en marque distinctive sélectionnant les objets comme valeurs signifiantes. (PETITOT, 1981, p. 32)

Compte tenu du fait que nous avons décidé de faire du langage un objet anthropologique puisqu'il est l'instrument du rapport de l'homme au monde et du rapport des hommes entre eux, selon une politique de lutte contre la violence qui risque de désagréger la société, nous allons commencer par montrer cette fuite du réel en prolongement d'une idée que nous admettons ailleurs : *une fois le monde narrativisé, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile.* (RAKOTOMALALA, 2005, p. 6)

Le langage est de la sorte l'objet anthropologique par excellence parce qu'il est une création de l'homme et destiné à l'homme. Cependant, on ignore comment le langage s'est exactement constitué au cours de l'histoire de l'humanité, tout ce que l'on sait avec certitude, c'est que sa fonction n'est pas prioritairement de parler des objets absents que l'on ne peut introduire matériellement dans le discours. Sa fonction essentielle est de s'adresser à l'intelligence dans le rapport interlocutif en vue d'une poursuite de buts pragmatiques.

Quand pour la première fois, Ératosthène dit que *la terre est ronde* (AUJAC, 1977, p. 13), il ne s'agit pas d'une affirmation que l'on peut vérifier par les sens, donc ce n'est pas une mimésis, mais plutôt de quelque chose qui s'adresse à l'intelligence qui doit se départir de ce que lui montrent les sens pour adopter la position géométrique permettant de conclure à la sphéricité de la terre ; cette position géométrique n'est qu'un type de schéma qui a fait dire à BARTHES que :

(...) la fonction du récit n'est pas de « représenter », elle est de constituer un spectacle qui nous reste encore très énigmatique, mais qui ne saurait être d'ordre mimétique; la « réalité » d'une séquence n'est pas dans la suite « naturelle » des actions qui la composent, mais dans la logique qui s'y expose, s'y risque et s'y satisfait; on pourrait dire d'une autre manière que l'origine d'une séquence n'est pas l'observation de la réalité, mais la nécessité de varier et de dépasser la première forme qui se soit offerte à l'homme, à savoir la répétition : une séquence est

essentiellement un tout au sein duquel rien ne se répète; la logique a ici une valeur émancipatrice — et tout le récit avec elle. (BARTHES, 1966, p. 26)

Dire qu'une séquence s'origine dans la *nécessité de faire varier la première forme qui se soit offeret à l'homme, à savoir la répétition*, c'est dire que la séquence relève d'une transformation narrative. Affirmer que *la terre est ronde*, c'est s'émanciper de l'illusion de nos sens qui ne peut qu'avoir une vision partielle de la terre. C'est ainsi que nous soutenons que dans le langage, il n'y a que du langage, même s'il est aussi évident que le monde est le socle à partir duquel il s'est levé. Cette fuite du réel dans le langage peut être illustrée par un exemple simple. Quand dans une communication *hic et nunc* un locuteur affirme :

1. *La porte est ouverte*

Il ne s'agit pas pour lui mimer la réalité dans le langage, il y a certainement quelque absurdité de vouloir dire à son interlocuteur ce qu'il constate de la même manière. L'affirmation n'a pas pour mission de mettre l'interlocuteur devant l'alternative de croire ou de ne pas croire, mais de s'imaginer ses conséquences si elle est vraie. Ainsi, (1) peut être un conseil de fermer la porte, ou une manière de suggérer à l'interlocuteur de quitter les lieux. C'est cela la *sémiosis* : une référence à l'énonciation que la pragmatique appelle « sui-référentialité » par oblitération de la référence extralinguistique. La question n'est plus de savoir et de vérifier ce qui est dit, mais de savoir pourquoi cela est dit. Ce déplacement de la question « quoi » vers celle du « pourquoi » est le déplacement de la référence extralinguistique vers la référence à l'énonciation. C'est cela la sui-référentialité revendiquée par la pragmatique.

C'est cela que nous appelons dans ce travail « autorité énonciative » : cette oblitération de la référence mondaine au profit de la référence à l'énonciation dont la forme comme celle d'un outil permet de deviner l'action dérivée inscrite justement dans cette forme. Rappelons pour mémoire l'affirmation selon laquelle *la langue est une forme et non une substance* a pour corollaire celle-ci : *dans la langue, il n'y a que des différences* (SAUSSURE, 1982, p. 166). Ce sont les deux faces de la même pièce.

Pour métaphoriser et aller plus vite, disons que la même substance d'acier peut donner naissance à deux outils différents, une différence lisible sur la forme : un couteau et un sabre. Le carré sémiotique permet de visualiser cette prégance de la forme.

Les objets du monde et le son que l'homme peut produire sont des choses qui existent l'une indépendamment de l'autre. Ils sont en situation de disjonction. Le langage en tant qu'objet anthropologique, en tant que médiation par excellence, réalise la conjonction des objets du monde et du son en transformant les premiers en signifié et le second en signifiant.

Ce qui veut dire que le signe linguistique est une immanence obtenue par transcendance de la réalité. HJELMSLEV appelle cette transcendance du terme heureux de « catalyse ». La catalyse garde en mémoire le domaine de l'exclu mais qui a pourtant contribué à manifester l'immanence :

Il définit la catalyse comme la substitution d'un chaînon manifesté de manière incomplète par ce même chaînon augmenté de toutes les connexions reconstruites en immanence. Supposer l'absence d'un chaînon implique nécessairement une comparaison entre deux procès, l'un de référence (le procès généré) et l'autre, le procès attesté. (FONTANILLE, 2017, p. 207)

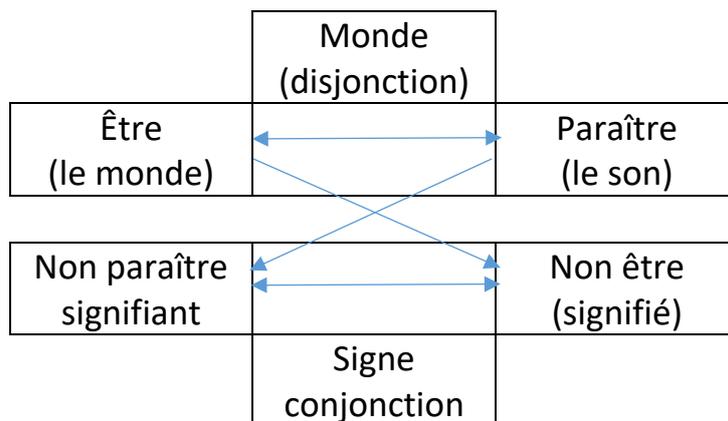
De ce passage, nous comprenons l'exemple (1) comme chaînon manifesté de manière incomplète car la communication ne consiste pas à mimer ce dont ses acteurs constatent de manière identique mais d'obtenir par catalyse de la forme (forme affirmative ici) l'acte de langage impliqué qui peut être le souhait de faire passer l'état ouvert de la porte vers un état fermé. KERBRAT ORIOCCHENI souligne l'importance de l'illocutoire dérivé sous le concept de trope illocutoire :

« Tu peux me passer le sel ? » n'est à considérer comme une requête « indirecte » qu'à la condition d'admettre « normalement » toujours, une telle structure (de par en l'occurrence son schéma prosodique) sert à réaliser un autre acte de langage (demande d'information), et que plus généralement, certaines « formes de phrases » ont pour vocation d'exprimer telle valeur illocutoire plutôt que telle autre – [...] » (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994, p. 59)

Mais bien avant la dérivation illocutoire, il faut admettre que le langage lui-même dans sa formation par catalyse du réel, ou plus exactement, par catalyse de la référence extralinguistique, comme le montre le carré sémiotique suivant.

Rappelons pour mémoire que le carré sémiotique est un dispositif logique qui a pour mission de convertir une disjonction en conjonction (BRANDT & PETITOT, 1982). Voici ce carré sémiotique :

Figure 1 : Le carré sémiotique du langage



Il en résulte que la langue est une forme que ce soit du côté du signifiant ou du côté du signifié. Au niveau du signifiant, la démonstration est simple, on peut écrire avec de l'encre, de l'argile, de la peinture, du bois, du fer, même avec du sang, mais ce qui compte c'est la forme répertoriée comme phonème d'une langue donnée.

Au niveau du signifié, une première approche est donnée par FREGE dans la différence entre sens et référence (FREGE, 1971 [1892]) que nous allons parodier ici. À Toliara, il existe une plage appelée « andaboy » ou « labatery ». Il s'agit exactement de la même plage mais la dénomination « labatery » fait référence, comme cela se passe souvent en toponymie, au dépôt de batterie d'armes en cette plage quand les Anglais ont colonisé la région. Par contre la dénomination « andaboy » fait référence à une période post coloniale parce que des bouées fixes balisent la passe qui permet aux navires d'atteindre le port.

Si au niveau du signifiant, la même forme peut être obtenue par des substances différentes, au niveau du signifié, on peut dire que la même substance peut être atteinte par des formes différentes, nous pouvons alors conclure par l'approche de HJELMSLEV :

"Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être la substance d'une forme quelconque." (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 70)

Dès lors, l'autorité énonciative se comprend comme cette réflexion de la forme qui catalyse les actes de langage, observons cela dans le diptyque suivant de Paul Jean TOULET :

Étranger, je sens bon, cueille-moi sans remords
Les violettes sont le sourire des morts. (TOULET, 1921, p. 151)

Ce poème a déjà fait une analyse intéressante de la part du groupe mû sous la perspective d'isotopies imbriquées (DUBOIS, EDELIN, KLIKENBERG, & MINGUET, 1977). Pour notre part, l'objectif consiste à montrer à partir du carré sémiotique que le véritable sexe est la femme. C'est son autorité énonciative qui structure la sexualité dont l'homme n'est que la catalyse comme en témoignent les interdits entourant la femme à la source de plusieurs objets anthropologiques tels que le rituel du mariage, le mythe de la Genèse, le mythe de Pandore. (MORAL-LEDESMA, 2000) fait une analyse très convaincante de ces interdits. Il s'ensuit que ce qui est érotique aussi bien pour l'homme que pour la femme, c'est la nudité féminine (JODELET, 2007)

Prenons d'abord connaissance de l'objet littéraire selon sa conception chez RIFFATERRE :

Tout modèle de la phrase littéraire doit rendre compte de la *littérarité* de cette phrase, c'est-à-dire de caractéristiques formelles résultant des particularités de la communication linguistique en littérature. Or ces particularités se ramènent à ceci que, dans l'acte de communication littéraire, deux facteurs seulement sont présents : le texte et le lecteur. Celui-ci reconstitue à partir du texte les facteurs absents : auteur, réalité à laquelle le texte fait ou semble faire allusion, code utilisé dans le message (comme corpus de référence lexicale et sémantique, lequel est la représentation verbale du corpus socio-culturel, de la mythologie que constitue l'ensemble des lieux communs) (RIFFATERRE, 1979, p. 45).

Autrement dit, l'œuvre a pour transcendance des textes antérieurs, une transcendance théorisée par Mihaïl BAKHTINE en terme de « dialogisme textuel », une conception renforcée par la suite sous la notion plus générale d'intertextualité qui se solde par le constat suivant :

« Hors de l'intertextualité, l'œuvre littéraire serait tout simplement imperceptible, au même titre que la parole d'une langue encore inconnue. » (JENNY, 1976, p. 257)

Ou par celui-ci :

« Tout texte se construit comme une mosaïque de citations et que tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. » (KRISTEVA, 1969, p. 146)

Ce qui veut dire très exactement que l'œuvre est soumise à l'autorité énonciative, l'auteur socialement déterminé n'est qu'un simulacre car le « je » qui s'énonce est justement un individu linguistique conformément à ce qu'en dit BENVENISTE :

Les formes appelées traditionnellement « pronoms personnels », « démonstratifs » nous apparaissent maintenant comme une classe d'« individus linguistiques », de formes qui renvoient toujours et seulement à des « individus », qu'il s'agisse de personnes, de moments, de lieux, (...). Or le statut de ces « individus linguistiques » tient au fait qu'ils naissent d'une énonciation, qu'ils sont produits par cet événement individuel et, si l'on peut dire « semel-natif ». Ils sont engendrés à nouveau chaque fois qu'une énonciation est proférée, et à chaque fois ils désignent à neuf. (BENVENISTE, [1974] 1981, p. 83)

Formellement, selon les données de la biographie, on peut conclure que celui qui parle dans ce poème est TOULET. Mais il n'en est rien, car compte tenu de la communication établie par « Je » qui s'adresse à un « étranger », il s'agit d'une communication amoureuse initiée par une femme.

Ensuite, il ne faut pas codifier le mot « étranger » à partir de son genre grammatical pour conclure seulement à un homme, plus que cela, cette forme linguistique de désigner l'homme fait référence à une intertextualité respectueuse de l'interdit de l'inceste comme une catalyse. C'est ainsi qu'« étranger » est bien un chaînon augmenté.

Il en est de même pour la séquence « je sens bon ». Conformément au principe de la synecdoque croissante, c'est une affirmation de la partie pour le tout. Si cette séquence s'adresse à l'odorat, elle implique aussi les autres sens : la vue, l'ouïe, le goût et le toucher. On comprend alors que ces éléments absents : la vue, le toucher, le goût et l'ouïe sont rendus par catalyse par l'élément manifeste : l'odorat (je sens bon). C'est ce qui rend très problématique l'idée de parole adressée par la femme à l'homme : il n'est pas d'usage dans une communication amoureuse que la femme fasse le premier pas. Parce que dans ce rapport

l'objet du désir est, justement, la femme : comme l'attestent les différents interdits qui l'entourent ; parmi ceux-ci, l'interdit qui se trouve dans un de nos mythes fondateurs : la Genèse. Ce qui nous oblige à reprendre la consigne de RIMBAUD quand il a dit que « je est un autre » là où il l'avait laissée. (Lettre à Georges IZAMBARD (13 mai 1871) et lettre à Paul DEMENY (15 mai 1871)) :

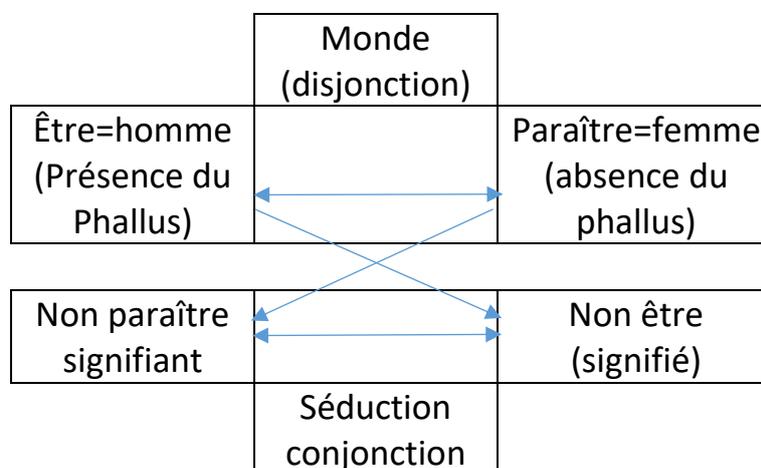
Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène. Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ! ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs ! (...) (RIMBAUD, 1984, p. 201)

Cet « autre » est l'autorité énonciative qui prend naissance dans et par une énonciation selon la définition de BENVENISTE (supra). Du coup, il est très difficile de définir clairement qui parle dans ce poème. Ce n'est pas TOULET, car il s'agit d'un discours tenu par une femme. Mais ce n'est pas non plus une femme, car serait contraire au fait que le premier pas appartient toujours à l'homme dans le discours amoureux.

Il nous reste donc à recourir au carré sémiotique pour identifier celui qui parle. Le véritable discours ici est celui du corps féminin qui se trouve sous la forme d'un blason dans d'autres sémiotiques comme la chanson, la peinture ou la sculpture, pour ne parler que de celles-là. Une sémiotisation du corps féminin afin d'en faire un objet anthropologique qui se base sur un interdit (les animaux ne connaissent pas d'interdit). Ce qui est interdit, c'est de nommer le sexe féminin, en vertu du fait que *nommer, c'est faire exister* comme l'atteste (SARTRE, 1998, p. 66).

Commençons par voir le deuxième carré sémiotique pour rendre compte que le véritable sexe, c'est la femme, et l'homme n'en est que la catalyse.

Figure 2 : Carré sémiotique de la séduction



Il nous paraît clair maintenant que le féminin est le signifiant du sexe et l'homme n'en est que le contenu ou le signifié. D'abord, par la séduction qui se comprend comme un détournement de la fonction organique au profit de la fonction érotique. Une séduction savamment orchestrée par une nouvelle de Balzac dans laquelle un castrat d'opéra a pris la forme d'une belle femme que le sculpteur Sarrasine en était abusé au point de tomber follement amoureux de lui, à partir de sa statue qu'il a lui-même sculptée en tant qu'artiste. (BALZAC, 2002 [1830]). L'artiste étant l'autorité idéale en ce qui concerne les proportions de la beauté féminine.

Ensuite, parce que la séduction l'emporte toujours sur le travail, le jeu l'emporte toujours sur le nécessaire, l'homme appartient au monde du travail tandis que la femme appartient au monde du jeu de la séduction si bien que l'on peut dire que l'essence du signifiant est qu'il vient toujours de l'autre vers son destinataire. Dès lors, si la femme est le signifiant du sexe, sa séduction tire sa puissance du fait que ce signifiant est destiné à l'homme qui se trouve en position de faiblesse car en position de quête.

L'homme tisse, selon son imagination, un contenu sur ce signifiant sous la forme d'un « ainsi, mais pas encore » pour reprendre dans cette formule la caractérisation du *dasein* chez HEIDDEGER :

Cet être-sous-la-main de l'inutilisable n'est pas encore purement et simplement privé de tout être-à-portée-de-la-main, l'outil *ainsi* sous-la-main n'est pas encore une chose qui surviendrait seulement quelque part. (HEIDEGGER, 1927, p. 73)

Certaine analyse psychologisante dit à ce propos que la femme désire le désir. Cela veut dire précisément que la femme, à cause de sa faiblesse native, suspend son être de travail au profit d'un jeu sur le paraître. Pourtant, ce jeu du paraître est interdit car il cautionne le retour à l'animalité, non seulement parce que l'on vit sans travailler, mais surtout, par la soustraction du temps de travail au profit du temps du jeu dans lequel l'homme risque et dilapide le fruit de son travail.

Autrement dit, le support de la séduction est le corps féminin en tant que signifiant, et il a pour contenu le désir masculin. On s'aperçoit alors que le manque est du côté du masculin puisqu'on ne peut désirer que ce que l'on ne possède pas, et que la complétude est du côté du féminin comme étant la face matérielle du désir, en cumulant à la fois la fonction organique et la fonction érotique comme une totalité interdite. Il ne faut pas oublier que dans la mythologie grecque Éros est fils de Pênia, la pauvreté et de Poros, l'abondance (CHEVROLET, 1999). La pauvreté est le manque que l'érotisme installe du côté du masculin et l'abondance est la complétude qu'affiche le féminin car il lui suffit de paraître pour susciter l'abondance que scande le genre littéraire appelé blason du corps féminin.

Cette articulation de la pauvreté à la richesse est savamment exploitée par une nouvelle d'Émile ZOLA dans laquelle Julien, un simple employé de la Poste, a décidé, en

échange d'une nuit d'amour, de débarrasser le cadavre d'un homme tué par la femme qu'il aime. (ZOLA, 2010).

En définitive, celui qui parle ici, n'est ni l'homme, ni la femme, mais un objet anthropologique pris en charge par l'autorité énonciative : l'érotisme, car « je est un autre ». C'est ainsi que s'explique le deuxième volet du diptyque. Ce n'est pas la femme qui s'énonce en oxymore dans « les violettes sont le sourire des morts » mais une perspective anthropologique dans la conscience de l'entropie désespérante de la trajectoire qui relie la naissance à la mort. Alors, pour apprivoiser la mort comme horizon inéluctable, l'érotisme déploie sa toute puissance comme la manière humaine de traverser le temps qui ne fait que passer, avec le paradoxe suivant : ce sourire du jeu a pour conséquence de renouveler les générations et ainsi de déjouer en quelque sorte la mort.

Cette dernière remarque nous amène à honorer le dernier engagement pris. Le poème « Voyelles », selon le carré sémiotique s'organise autour de l'interdit et de sa transgression. Le sexe féminin est interdit de nomination, la transgression de cet interdit ne consiste pas en une nomination pure et simple mais prend la voie de l'euphémisme. Un euphémisme que traite BENVENISTE par rapport au blasphème. Au lieu de prononcer le tabou linguistique, il suffit de modifier le matériel signifiant blasphématoire. Ainsi, dans la troisième modalité de modification du matériel signifiant, ce linguiste nous apprend que :

La création d'une forme de non-sens à la place de l'expression blasphémique (sic) : « *par le sang de Dieu !* » devient « *palsambleu !* », « *je renie Dieu !* » devient « *jarnibleu !* » (BENVENISTE, 1981[1974], p. 257)

La voie empruntée par RIMBAUD pour effectuer la transgression de l'interdit est l'implicite par le moyen de la métaphorisation. Pour une définition simple de la métaphore, nous pouvons dire qu'il s'agit de prendre un signifiant pour un autre en vertu d'un point commun dans leur contenu. Pour le cas du poème « Voyelles » la métaphore s'appuie sur une analogie de forme entre un signifiant de non-sens (la voyelle en soi ne signifie rien) et l'anatomie intime de la femme.

Prenons connaissance de la première strophe :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles
Je dirai quelque jour de vos naissances latentes :
A, noir corset velu de mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles (RIMBAUD, 1984, p. 91)

RIFFATERRE nous apprend que le texte littéraire est une expansion d'une matrice, présente littéralement ou non, cette expansion surdétermine la matrice. La plus importante des modalités de surdétermination est le système descriptif et il précise que *le système descriptif, dans le cas le plus simple, ressemble à une définition du dictionnaire* (RIFFATERRE, 1979, p. 51). Nous constatons alors que le système descriptif de la voyelle « A » renvoie à la

toison féminine, non seulement par la couleur, mais aussi par la fonction de couverture du « corset » à partir d'un élément commun : la forme triangulaire de la voyelle « A » au majuscule et la forme triangulaire du pubis. Il s'ensuit que la couleur noire de la voyelle n'est pas arbitraire mais motivée par la couleur de la couverture pileuse dont les boucles sont métaphorisée par le terme « mouches » qui, de nouveau, se lit littéralement à cause de l'intervention de l'odeur dont la cruauté réside dans l'interdiction qu'elle dresse en même que la convoitise que l'interdit lui-même suscite dans la volupté de profanation.

C'est ainsi qu'on ne peut pas accuser RIMBAUD de parler du sexe féminin. Ce qui serait interdit en tout cas. La stratégie de la métaphore transforme la dimension érotique en une lecture implicite : elle découle de l'énonciation. Très exactement RIMBAUD parle des voyelles, mais la sui-réflexivité revendiquée par la pragmatique transfère à l'énonciation le soin de dire le sexe. C'est cela l'autorité énonciative qui reprend par les armes de la pragmatique la formule « je est un autre » ; et cela est conforme à la définition de l'implicite chez DUCROT :

Le problème général de l'implicite, (...) est de savoir comment on peut dire quelque chose sans accepter pour autant la responsabilité de l'avoir dit, ce qui revient à bénéficier à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence. (DUCROT, 1972, p. 12)

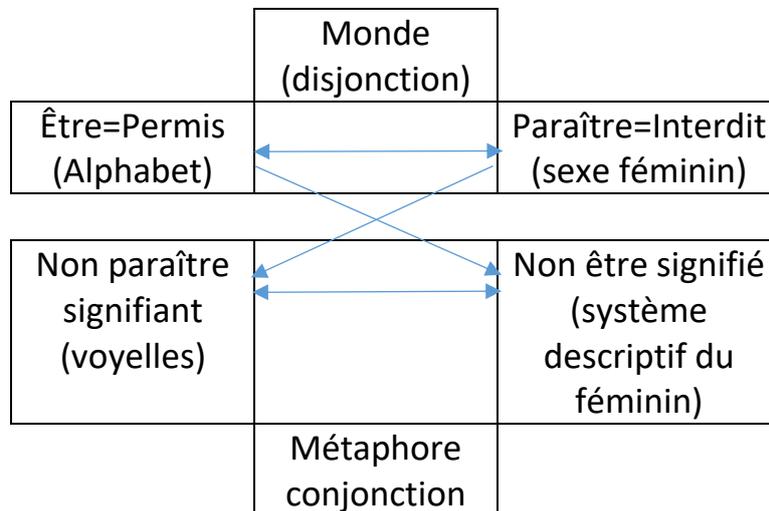
Autrement dit, la métaphore permet à Rimbaud de refuser la paternité du contenu de son énonciation, il ne parle que de la voyelle « A », mais le système descriptif de cette voyelle correspond exactement à celui du sexe féminin. On peut concéder que le noir, couleur de la voyelle et couleur de la toison féminine peut être une pure coïncidence, mais le doute est levé et du coup, le ton est donné, dans la mise à contribution de l'olfactif dans le système descriptif.

Ce qui revient à dire que l'interprétation est laissée à l'autorité énonciative qui nous apprend que le poème est obtenu par catalyse, conformément au carré sémiotique du langage, d'une réalité interdite de nomination. Ce déplacement de l'instance de parole à l'autorité énonciative est appelé par CALAME « masques d'autorité » (CALAME, 2007) qui explique l'anonymat des mythes et des contes tout autant que des vérités mathématiques. En fait ce déplacement a pour mission d'attester que l'objet poétique cesse d'être un objet individuel pour se projeter dans la mémoire collective comme objet anthropologique au même titre que *la terre est ronde* n'est plus rattaché à Ératosthène mais devient une vérité universelle assumée par tout un chacun.

Ainsi, si l'alphabet et le sexe féminin existent indépendamment l'un de l'autre, en position de disjonction. Par l'énergique travail de négation qui convertit les réalités en être de langage, les voyelles qui sont des purs signifiants se voient attribuées un contenu par leur forme qui fait le lien entre ce qui est permis et ce qui est interdit, c'est de la sorte que l'on obtient la métaphore, pur être de langage qui déplace l'instance de l'énonciation à l'énonciation elle-même : c'est cela la sui-référentialité ou l'autorité énonciative.

Voici comment on peut représenter cette autorité énonciative dans le carré sémiotique :

Figure 3 : Carré sémiotique des « Voyelles »



Université de Toliara

Travaux cités

- AUJAC, G. (1977). Ératosthène, premier éditeur de textes? *Persée, Pallas*, pp. 3-24.
- BALZAC, H. (. (2002 [1830]). *Sarassine*. Paris: Editions du Boucher.
- BARTHES, R. (1966). "Introduction à l'analyse structurale des récits" dans *Communications*, 8. Dans B. e. alii, *Recherches sémiologiques: L'analyse structurale du récit* (pp. 1-27). Paris: Seuil.
- BENVENISTE, E. ([1974] 1981). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris: Gallimard.
- BENVENISTE, E. (1981[1974]). Blasphémie et euphémie. Dans E. BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale, 2* (pp. 254-257). Paris: Gallimard.
- BRANDT, P. A., & PETITOT, J. (1982). "Quelques remarques sur la véridiction" *Hommage aux Jefalumpes*. Paris: CNRS.
- CALAME, C. (2007). Masques d'autorité. Fiction et pragmatique dans la poésie grecque antique. *Antiquité classique*, pp. 232-233.
- CHEVROLET, T. (1999). L'éros de Diotime comme mythe intertextuel: lecture néoplatonicienne d'un passage du banquet. *jstor*, 311-330.
- DANESI, M., & PERRON, P. (1996). Sémiotique et Sciences cognitives. *Applied semiotics/ Sémiotique appliquée*, pp. 29-38.
- DUBOIS, J., EDELIN, F., KLIKENBERG, J.-M., & MINGUET, P. (1977). *Rhétorique de la poésie: lecture linéaire et lecture tabulaire*. Paris: éditions complexe.
- DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique*. Paris: Hermann.

- FONTANILLE, J. (2017). Paradigmes d'alternatives syntagmatiques: la manifestation est une compétition. *Signata, Annales des sémiotiques*, 205-220.
- FREGE, G. (1971 [1892]). Sens et dénotation. Dans C. IMBERT, *Ecrits logiques et philosophiques* (pp. 102-106). Paris: Seuil.
- HJLEMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- JENNY, L. (1976). La stratégie de la forme. Dans L. DALLENBACH, *Intertextualités*. Paris: Seuil.
- JODELET, D. (2007). Imaginaires érotiques de l'hygiène féminine intime. Approche anthropologique. *Connexions, CAIRN.info*, 105-127.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1994). "Rhétorique et pragmatique: les figures revistées. *Langue française*, 101(1), pp. 57 - 71.
- KRISTEVA, J. (1969). *Semiotike, Recherches pour une sémanalyse*. Paris: Seuil.
- LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue*. Paris: Flammarion.
- MORAL-LEDESMA, B. (2000). Sexe des femmes, sexe des sœurs : les organes génitaux féminins à Chuuk (Micronésie). *Journal de la société des océanies*, 49-63.
- PETITOT, J. (1981). *Sur la décidabilité de la véridiction*. Paris: Institut National de la Langue Française.
- Rakotomalala, J. R. (2005, Décembre 8). *Trace narrative dans l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique: exemple du français et du malgache*. Récupéré sur HAL: <https://hal-auf.archives-ouvertes.fr/tel-01238655>
- RIFFATERRE, M. (1979). *La production du texte*. Paris: Larousse.
- RIMBAUD, A. (1984). *Poésies*. Paris: Librairie Générale Française.
- SARTRE, J.-P. (1998). *La responsabilité de l'écrivain*. Paris: Verdier.
- SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.
- TOULET, P.-J. (1921). *Contrerimes*. Paris: Gallica, BNF.
- VICTORRI, B. (2006). A la recherche de la langue originelle. Dans J.-L. Dessales, P. Picq, & B. Victorri, *Les origines du langage* (pp. 75-131). Paris: Le Pommier.
- ZOLA, E. (2010). *Pour une nuit d'amour*. Paris: Gallimard.